

De la pertinence de la pensée marxiste

MAXIME OUELLET, *La révolution culturelle du capital*,
Montréal, Écosociété, 2016, 320 pages

Martin Blais

Volume 11, numéro 2, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85163ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Blais, M. (2017). Compte rendu de [De la pertinence de la pensée marxiste / MAXIME OUELLET, *La révolution culturelle du capital*, Montréal, Écosociété, 2016, 320 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(2), 33–34.

DE LA PERTINENCE DE LA PENSÉE MARXISTE

Martin Blais

Professeur agrégé, communications sociales, Université Saint-Paul

MAXIME OUELLET

LA RÉVOLUTION CULTURELLE DU CAPITAL

Montréal, Écosociété, 2016,
320 pages

Voici un ouvrage particulièrement ambitieux. Son auteur, qui est professeur à l'École des médias de l'UQAM, veut aller bien plus loin que de seulement montrer jusqu'à quel point les développements de l'informatique, des procédés de numération, des moyens de stockage et des capacités de transport de données ont changé la vie sociale, ce qui déjà, en soi, constituerait tout un programme. Maxime Ouellet se pose plutôt en auteur marxiste (l'étiquette est délicate, peut-être devrais-je dire néo-néo-marxiste, post-néo-marxiste) qui veut montrer la pertinence actuelle de la tradition marxiste sur le plan conceptuel et analytique. Quoi de mieux alors que d'aborder le capitalisme mondialisé et cybernétique pour entreprendre pareille démonstration? À condition bien sûr d'être informé, créatif et critique, et c'est le cas.

Maxime Ouellet cherche à concrétiser plusieurs objectifs dans ce livre. Le premier, bien sûr, est de montrer qu'en dépit d'un certain dogmatisme économiste, le marxisme possède en son sein les ressources conceptuelles pour analyser toutes les étapes de l'évolution du capitalisme. (L'auteur n'est pas seul dans cette entreprise et certains noms sont fréquemment cités – Rostone et Vioulac notamment.) Le propos se focalise alors sur la question de la valeur et sur la contribution de Marx à ce propos, laquelle contribution aurait été passablement laminée par des décennies de marxisme économiste. L'enjeu est le suivant : montrer que le marxisme n'est pas cantonné à l'analyse du capitalisme dans sa période industrielle et qu'il offre un socle théorique solide pour l'étude des phases suivantes. Le deuxième objectif consiste à brosser un tableau large et multidimensionnel de l'évolution de la société capitaliste depuis la révolution cybernétique, l'avènement de la mondialisation et le déploiement du néolibéralisme. Ce qui signifie prendre à bras le corps toute une série d'objets d'analyse tels l'abstractisation sans cesse accrue des rapports sociaux, l'importance de la financiarisation, l'apparente dépolitisation de la société. Le troisième objectif, dans la foulée de ce qui précède, est d'élaborer une analyse des évolutions culturelles et idéologiques, laquelle analyse, sans être de

facture économiste, est néanmoins cohérente par rapport au schéma d'ensemble de la société capitaliste. Et puis, quatrième objectif, Ouellet semble vouloir montrer que sa conception du marxisme ne sombre pas dans le piège de l'autarcie conceptuelle : pour l'auteur, le renouvellement théorique du marxisme passe par un examen critique de la tradition, y compris de l'apport de Marx (notamment, comme on vient de l'entrevoir, par l'examen approfondi de la question de la valeur) ainsi que par le recours à certaines contributions extérieures. Ouellet consacre beaucoup d'efforts à arrimer à ses analyses certains éléments majeurs repris d'Adorno et Horkheimer, de Castoriadis, de Boltanski, de Freitag. Cependant, le propos ne sombre jamais dans l'éclectisme conceptuel.

Non seulement y a-t-il beaucoup de cohérence et d'inventivité dans toute cette construction, mais on voit bien que cette nouvelle version de marxisme analytique a beaucoup à dire sur les évolutions technologiques, culturelles, politiques et financières du capitalisme.

Identifions deux autres objectifs encore, comme si cela ne suffisait pas. Ouellet procède à une critique virulente de nombreuses prises de position au sein de la pensée de gauche depuis l'éclipse du néomarxisme (dont Poulantzas et Althusser furent les représentants les plus connus). Il s'en prend ainsi à la mouvance habermassienne, aux innombrables versions du postmodernisme de gauche, aux Cultural Studies, à toutes les gauches que l'on pourrait qualifier d'identitaristes ou d'individualistes-subjectivistes... Je dirais ici qu'en gros, sa critique porte sur deux points : ou bien ces points de vue, faute de socle conceptuel adéquat, ont délaissé l'effort de compréhension systémique du capitalisme, ce qui les rend plus ou moins ineptes ; ou bien ils se sont refusés à penser le conflit et, partant, le politique pour ainsi rejoindre peu ou prou les positions néolibérales. Enfin, l'auteur entend faire valoir que le capitalisme est historiquement dépassable et que l'efficacité d'une action révolutionnaire commande non seulement un retour à la pensée de système et de conflit, mais aussi par la compréhension du noyau institutionnel du capitalisme.



À l'évidence, ce livre est extrêmement abstrait et ambitieux. À mon sens, le résultat est tout à fait réussi, ce qui ne constitue pas un mince exploit. Tout ce qui se trouve mis de l'avant n'est pas également développé, mais tout de même, le résultat apparaît passablement achevé. Non seulement y a-t-il beaucoup de cohérence et d'inventivité dans toute cette construction, mais on voit bien que cette nouvelle version de marxisme analytique a beaucoup à dire sur les évolutions technologiques, culturelles, politiques et financières du capitalisme. On voit surtout le refus de renoncer à une analyse qui repose sur la conceptualisation du mécanisme central de dépossession de l'activité humaine inscrit aux creux des rapports sociaux. Le seul reproche que j'adresserais à cet effort théorique considérable concerne l'usage à la fois flou et un peu excessif de certains termes qui ont pourtant un statut central tout au long des analyses : fétichisme, cybernétique, et dialectique.

Je porte ce jugement même si, pour ma part, je ne souscris nullement à une telle conception analytique. Comme on l'a vu, on a affaire à un magnifique exemple de « théorie de la domination » qui, malgré d'insistants rappels à la nécessité d'un regard dialectique, demeure résolument holiste avec tout ce que cela signifie de « déterminisme de système ». Je souscris encore moins aux fondements épistémologiques de la démarche. La stratégie de l'auteur est tout ce qu'il y a de plus classique à cet égard. L'auteur postule en effet que la pensée réflexive et argumentative permet la science du réel (au sens fort) pourvu, 1) qu'elle dépasse les effets des fétichismes, 2) qu'elle fasse une saisie globale et systémique du réel et 3) qu'elle identifie les principaux mécanismes au niveau du fondement institutionnel dudit système. À mes yeux, une démarche strictement réflexive et inter-discursive, quand bien même elle se déploie avec brio et érudition. n'a pas vrai-

suite de la page 33

ment les moyens d'une telle prétention, c'est-à-dire prétendre aller au-delà de l'énonciation cohérente. Il reste que malgré tout, après une première lecture, l'édifice conceptuel développé m'est apparu extrêmement bien fait. J'y vois la même force analytique à l'œuvre que celle que l'on trouvait dans les ouvrages de Nicos Poulantzas des années 1970.

En tout cas, ce livre m'aura convaincu de la vigueur conceptuelle du marxisme actuel et de sa capacité à embrasser des objets contemporains. Il m'aura aussi convaincu de la nécessité d'explorer toute cette réflexion récente sur la question de la valeur. Non seulement y a-t-il là des avenues pour contredire celles et ceux qui nient toute pertinence au marxisme et à la théorie de l'exploitation (extraction de plus-value) du fait de la disparition progressive de la production industrielle, mais aussi pour comprendre «l'essence institutionnelle» de la socialité capitaliste, peu importe son stade, laquelle se

constituerait sur le terrain de l'abstractisation et de la fétichisation. Loin de moi la prétention d'avoir tout saisi après une lecture, mais j'y vois des enjeux de savoir importants.

Pour finir, je ne cacherai pas que, par moments, j'ai éprouvé une réelle jubilation à lire les critiques appuyées de l'auteur à l'endroit de toute cette pensée de gauche apolitique et a-conflictualiste que l'on retrouve un peu partout depuis une trentaine d'années (les fameuses Cultural Studies, la philosophie de l'hospitalité, la théorie de l'espace public, la théorie du Commonwealth d'Hardt et Negri. Je partage avec lui l'idée qu'une pensée de gauche qui se refuse à théoriser le conflit se condamne à être politiquement inepte. Par contre, je ne vois pas la nécessité de les affubler toutes de l'étiquette «néolibéralisme qui s'ignore». ❖

CLAUDE COUTURE ET SRILATA RAVI
**SPORTS, MODERNITÉ ET RÉSEAUX
 IMPÉRIAUX. NAP LAJOIE ET KUMAR SHRI
 RANJITSINHJI. BASEBALL ET CRICKET AU
 TOURNANT DU XX^E SIÈCLE**

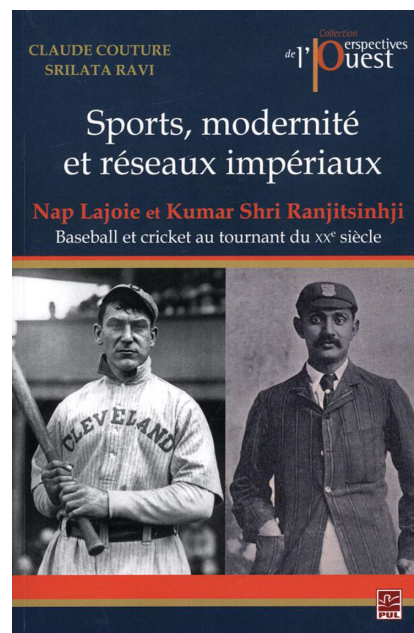
Québec, PUL, «Perspectives de l'Ouest», 2017,
 223 pages

Srilata Ravi et Claude Couture enseignent à l'Université de l'Alberta, l'une en littérature française, l'autre en histoire. Claude Couture est connu pour ses travaux sur l'impérialisme britannique et pour ses études sur la politique canadienne contemporaine.

Tout en suivant les vies parallèles de deux vedettes du sport, Ranji (1872-1933) au cricket en Angleterre et Lajoie (1874-1959) au baseball aux États-Unis, ils attirent leur lecteur du côté de l'analyse des facteurs de développement du sport pris dans les rets des conflits coloniaux, raciaux, sociaux. Ils inscrivent leur étude dans l'approche de l'histoire globale ou connectée, survolant trois continents (Asie, Europe, Amérique du Nord) et quatre pays (Inde, Angleterre, États-Unis, Canada) et proposant que l'histoire nationale puisse comporter des limites. C'est donc le colonialisme occidental, le nationalisme de l'impérialisme même, qui peut cacher le premier dans la force du second et l'émergence de la production, de la distribution et de la consommation de masse qui traversent la période retenue, entre 1870 et 1945. Le cricket naît en Angleterre dans l'aristocratie et dans cette mentalité du «muscular Christian» dont les YMCA et les Boy Scouts ont constitué des formes importantes. Signe du destin symbolique du jeu: la publication d'un *Cambridge Companion to Cricket* en 2011. Aux États-Unis, le baseball comme sport professionnel se développe dans le contexte de l'urbanisation, de la consommation dans les grands magasins et surtout dans la facilitation des moyens de transport, nommément les chemins de fer qui rendent possible la compétition interurbaine.

Avec une fascinante ingéniosité dans leur détection des sources numériques, en particulier sur le cricket et le baseball, les auteurs balisent l'histoire de ces deux sports. Ils montrent, dans le cas du baseball, au-delà de la naissance des ligues et des séries mondiales, l'interdiction de recrutement des noirs dans les ligues majeures, la ségrégation des ligues, et le poids de la fameuse «clause de réserve» qui fait d'un joueur la propriété à vie d'une franchise, d'un club.

Ranji, qui se fait aussi appelé Smith en Angleterre, se présente comme prince indien. Il accède au cricket d'abord par le collège Cambridge (où il ne réussit pas à obtenir un diplôme) puis par le club du Sussex, avant d'évoluer finalement dans l'équipe d'Angleterre. Le joueur, qui sera une vedette, devra utiliser toutes ses cartes, y compris celle de juger bon le traitement des Indiens par l'Angleterre alors que ce pays a voté l'*India Act* en 1858 et ne concèdera l'indépendance à l'Inde de Gandhi qu'en 1947.



Pour sa part, Nap Lajoie, célèbre deuxième but, joue d'abord pour les Phillies de Philadelphie de 1896 à 1902. Puis il transgresse la clause de réserve en signant pour les Bronchos de Cleveland en 1902. Le joueur a une telle moyenne constante au bâton que le club se donne le nom des *Naps* de Cleveland à compter de 1903, avant de devenir les Indians. À Cleveland, Lajoie est au cœur de l'industrialisation et du capitalisme, de l'empire de Rockefeller et de la Standard Oil, de l'industrie du fer et du chemin de fer, des armes, de la construction navale et du vêtement. Il prendra sa retraite du baseball majeur en 1916, jouera quelque temps à Toronto et mourra en Floride en 1959 après une carrière en affaires.

Pour Couture et Ravi, le sport a porté les allégories et les contradictions du monde modernisé; il révèle en creux les dimensions de l'impérialisme britannique relayé par celui des États-Unis. Malgré l'Indépendance et leur volonté de rupture symbolique qui se manifeste dans le sport par la création du baseball, un sport inspiré mais différent du cricket, les États-Unis ont produit un racisme équivalent à celui dont a fait montre l'Angleterre dans sa rhétorique d'un élitisme social en constante contradiction avec la réalité. La «britannicité» a été «ce curieux mélange de maintien de la domination aristocratique, parfaitement et symboliquement exprimé par un sport comme le cricket en Angleterre même, et de justification par un discours dit scientifique d'un système d'exploitation globale» (p. 199).

Alan Metcalfe, que les auteurs citent, a bien fait voir la britannicité dans l'histoire du sport au Canada. Son *Canada Learns to Play: the Emergence of Canadian Sport, 1807-1914*, donne à voir la domination du sport à Montréal par les officiers britanniques et une classe moyenne émergente. Mais la britannicité dans la culture canadienne attend toujours son analyse, ne serait-ce, d'abord, qu'une étude synthétique du rapport du Canada à l'Angleterre dans sa culture institutionnelle et symbolique.

Yvan Lamonde
 Professeur émérite, Université McGill